L'AGEAT en soutien technique du tournage
du documentaire sur la « source K »
(par le général (2s) Jean-Marc DEGOULANGE président de l'AGEAT)

À partir d'un script rédigé sur la base du récit évoqué ci-avant, la société de production LABEL-Image sollicite en mai 2017 l'Association de la Guerre Électronique de l'Armée de Terre (AGEAT), sur recommandation du réalisateur1, pour lui demander si elle est capable d'assurer la fourniture des décors techniques et leur acheminement jusqu'à Prague, lieu du tournage.

Après une rapide recherche sur les types de matériels nécessaires, l'AGEAT répond positivement à la production.

S'engage alors une période de prospection pour tenter de retrouver des matériels d'époque en lieu et place des maquettes que l'AGEAT a prévues de réaliser en cas d'insuccès. Raymond RUFFIN, dans son chapitre relatif à la « source K », précise que la Société Anonyme des Télécommunications (SAT) était le fournisseur des PTT pour les lignes souterraines à grande distance (LSGD). Une recherche a permis d'identifier l'association des anciens de la SAT et de prendre contact avec son président. Ce dernier informe l'AGEAT de la disparition de la société en tant que telle suite aux restructurations industrielles successives depuis la guerre. Cependant il donne à l'AGEAT plusieurs contacts. Parmi ces contacts figurent l'association des amis du musée et de l'histoire des télécommunications d'Aquitaine (AMHITEL) et le conservateur de la collection historique d'Orange.

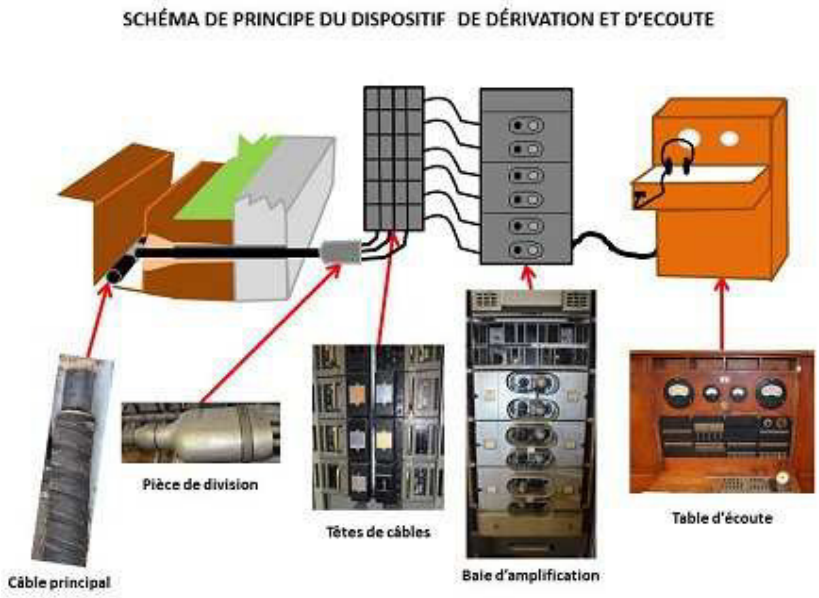
Un rendez-vous est calé avec l'AMHITEL dans ses locaux. Une visite de leurs salles permet de découvrir plusieurs matériels de la période 1937-1942, dont des amplificateurs de SAT et de l'outillage utilisé par les techniciens des LSGD. Par ailleurs, des présentations de câbles et de boites de dérivations ou mains de division ouverts permettent de constater certains savoir-faire, notamment pour le raccordement par épissures et leur isolement par des tubes en carton regroupés en « fagots ». Un accord de principe est pris avec M. DUPOIRIER, président de l'AMHITEL, pour le prêt des matériels jugés intéressants pour la reconstitution des moyens techniques probablement utilisés par KELLER et ses compagnons.

Du côté de la collection historique d'Orange, aucune archive n'existe sur l'architecture technique arrêtée par SUEUR et KELLER. En revanche, M. BATTISTON, le conservateur, fournit les coordonnées d'un ancien cadre des LSGD, M. ARCANGELI bien connu de l'UNATRANS. Un contact est pris avec ce dernier. Une relation suivie s'établit. Une intense correspondance électronique est échangée pour recueillir des informations, partager des réflexions ou fournir des avis. Petit à petit s'échafaudent les différents volets de la solution technique probable retenue par SUEUR et KELLER. Une rencontre entre l'AGEAT, l'AMHITEL et M. ARCANGELI est organisée à la fin août dans les locaux de l'AMHITEL. Cette rencontre permet d'affiner les matériels à emprunter et à préciser certains savoir-faire des techniciens des LSGD.

Fort de ces éléments, une première réunion est proposée à la production. Au cours de cette réunion l'AGEAT présente au réalisateur et à la production les différents volets techniques retenus et la manière de les concrétiser assortie d'une estimation financière pour

[1] L'AGEAT avait déjà fourni un décor et un équipement de radio clandestin dans le cadre d'un autre documentaire historique sur un agent féminin du service de renseignement français entre 1938 et 1945. Ce documentaire, « MAD, une héroïne de l'ombre », a été diffusé par France 5 le 25 février 2018.

y parvenir. Outre la visualisation des matériels d'époque à emprunter, l'AGEAT présente le projet de réaliser comme table d'écoute une reconstitution d'une table de contrôle et de mesure à substituer à une table existante dont le poids et l'encombrement nécessitent des moyens de manutention hors de portée. La production valide ces propositions et le montant des contraintes financières.



Au-delà des matériels, le principe de reconstitution de documents techniques est également validé, notamment pour le carnet de fils et le plan de correspondance des quartes. En effet, ces documents étaient indispensables à KELLER pour identifier les circuits d'intérêt et pour localiser leur position dans le câble selon le tronçon considéré afin de les dériver.

Câble N° **62** **Paris – Reims – Metz**

Tronçon de **Paris** à **La Ferté-sous-Jouarre**

CARACTERISTIQUES

Longueur du tronçon : 47,580 kms **Nombre de pupins : 26**

Nombre de quartes : 115 quartes 0,9 mm et 14 paires 1,4 mm

Charge	Ø	Zc		fo		N° des Quartes	α		R	Observations - Divers
		R	F	R	F		R	F	Ω	
H 22/9	0,9	560	280	8000	9800	0 à 23	0,379	0,363		Groupe rouge circuits 4 fils OE
H 2,8	1,4	200		21800		P1 à P4	0,307			Groupe rouge circuits à 4 voies OE
B 9	1,4	510		17600		R1 et R2	0,175			Groupe rouge circuits radio OE
H 22/9	0,9	560	280	8000	9800	24 à 47	0,379	0,363		Groupe vert circuits 4 fils EO
H 2,8	1,4	200		21800		P5 à P8	0,307			Groupe vert circuits à 4 voies EO
B 9	1,4	510		17600		R3 et R4	0,175			Groupe vert circuits radio EO
H 88/36	0,9	1120	560	4050	4900	48 à 114	0,217	0,214		Groupe bleu circuits 2 fils

Première page du carnet de fils reconstitué fixant la répartition des types de circuits et leurs charges
(OE : Origine –Extrémité EO : Extrémité-Origine)

Paris Saint-Amand	La Ferté Sous-Jouarre	- 3 -

	Dérivation	Extrémité	Trans.	Quartes		Circuits	Prolongement	Observations
			H 22/9 4 fils	3	1			Réservé Feldschalt
					2	W - 3		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	4	1			Réservé Feldschalt
					2	W - 4		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	5	1			Réservé Feldschalt
					2	W - 5		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	6	1			Réservé Feldschalt
					2	W - 6		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	7	1			Réservé Feldschalt
					2	L - 1		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	8	1			Réservé Feldschalt
					2	L - 2		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	9	1			Réservé Feldschalt
					2	L - 3		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	10	1			Réservé Feldschalt
					2	L - 4		Abteilung z.b.V.2
					X			
			H 22/9 4 fils	11	1			Réservé Feldschalt
					2	K - 1		Abteilung z.b.V.2
					X			

Exemple de page interne du carnet de fils fixant l'affectation de chaque quarte
(W : Wehrmacht, L : Luftwaffe, K : Kriegsmarine, G : Gestapo, Ab : Abwehr, etc.)

Ce carnet de fils a pu être reconstitué grâce aux échanges entre M. ARCANGELI et l'AGEAT.

SERVICE D'ETUDES POUR LES LIAISONS TELEPHONIQUES
ET TELEGRAPHIQUES A LONGUE DISTANCE

CABLE N° 62
PARIS - REIMS - METZ

Plan de correspondance des quartes

TRONÇON
PARIS ST-AMAND – LA FERTE SOUS JOUARRE

LTT
1, rue Charles BOURSEUL
CONFLANS STE HONORINE

N° quartes	P 113	← Paris Saint-Amand			LONGUEURS			La Ferté-sous-Jouarre →		P 114	N° quartes
		1	2	3	4	5	6	7	8		
				PAIRE RADIO 1,4 CHARGE B.9							
R1		3R1	3R1	3R1	3B5	3R1	3B5	3R1	3B5	R1	
R2		3B5	3B5	3B5	3R1	3B5	3R1	3B5	3R1	R2	
R3		5R4	5R1	5R1	5R1	5R4	5R1	5R4	5R1	R4	
R3		5R1	5R4	5R4	5R4	5R1	5R4	5R1	5R4	R3	
				PAIRE 4 VOIES 1,4 CHARGE H 2,8							
P1		3R2	3R2	3R2	3R2	3R2	3R2	3R2	3R2	P1	
P2		3B4	3B4	3B4	3B4	3B4	3B4	3B4	3B4	P2	
P3		5R2	5R3	5R3	5R2	5R2	5R3	5R3	5R2	P4	
P4		5R3	5R2	5R2	5R3	5R3	5R2	5R2	5R3	P3	
				GOUPE ROUGE 4 FILS OE H.22/9							
0		3V2	3B3	2N	3B1	3B3	3B3	3B2	3J3	2	
1		3J1	3J1	3J1	3V4	3R3	2N	3R3	2N	6	
2		2N	2N	3R4	3J4	3J1	3V4	3V1	3V4	11	
3		3J3	3R3	3B3	3V3	3B1	3V2	3R4	3B1	14	
4		3J2	3R4	3R3	3V2	3J3	3J4	2N	3B2	1	
5		3B3	3J2	3V3	3B2	3J2	3B2	3B3	3V3	0	
6		3R3	3V3	3J2	2N	3N	3V1	3N	3J1	3	
7		3R4	3J4	3B2	3J3	2N	3R4	3J3	3R3	8	
8		3B1	3J3	3J3	3B3	3V3	3J2	3B1	3R4	12	
9		3N	3V4	3N	3V1	3R4	3J3	3V2	3V2	4	
10		3V1	3V1	3V1	3N	3V2	3B1	3V3	3J2	10	
11		3B2	3B1	3V2	3J2	3B2	3R3	3J2	3J4	13	
12		4J2	1J1	4V4	2R1	4R5	4V2	2V1	2B3	5	
13		3V4	3N	3V4	3J1	3J4	3V3	3J4	3B3	7	
14		3J4	3B2	3B1	3R4	3V1	3N	3J1	3N	9	
				GOUPE VERT 4 FILS EO H.22/9							
15		5J2	5B3	5N	5B5	5B3	5J5	5B4	5V2	23	
16		5J3	5N	5B2	5B1	5J2	5B2	5J5	5B4	15	
17		5B4	5J2	5B1	5N	5B4	5B4	5B5	5V3	18	
18		5B2	5V2	5V3	5B3	5B1	5J2	5N	5B5	25	
19		5V4	5J1	5J1	5J1	5V2	5N	5V3	5B2	19	
20		5N	5J3	5V2	5J2	5J4	5V1	5V4	5J1	17	
21		5J5	5J5	5B5	5B4	5N	5B5	5J3	5J5	21	
22		5B1	5B2	5J3	5V3	5B5	5B3	5B3	5J2	22	
23		5J4	5V1	5V1	5V1	5J3	5B1	5V2	5J3	16	
24		5V1	5J4	5V4	5J4	5B2	5V3	5B2	5N	28	
25		5V2	5V3	5J2	5J3	5V1	5J4	5J1	5V4	29	
26		4J5	4B3	2R1	4R4	4J4	2V2	4B4	4R6	20	
N° quartes	P 113	1	2	3	4	5	6	7	8	P 114	N° quartes
		← Paris Saint-Amand			LONGUEURS			La Ferté-sous-Jouarre →			

- 21 -

Reconstitution du plan de correspondance des quartes du secteur de Noisy le Grand.
Chaque secteur entre 2 charges pupins (ici tronçon 1, pour Paris Saint-Amand /La Ferté-sous-Jouarre, suivi des pupins 13 et 14, d'où les références P113 et P114 pour identifier le secteur) était constitué de 8 longueurs de câble de 230 mètres (d'où les colonnes de 1 à 8) mises bout à bout par des boîtes de jonctions (il fallait régénérer les signaux avec des pupins tous les 1800 mètres). A chaque boîte de jonction, chaque circuit changeait de position dans le câble à fin d'équilibrage.

Pour la reconstitution de ce plan de correspondance des quartes du tronçon de Paris Saint-Amand à la station d'amplification de la Ferté-sous-Jouarre, la relation avec M. ARCANGELI a été essentielle.

Afin d'illustrer la réflexion menée par SUEUR pour réaliser les amplificateurs nécessaires en vue de compenser la dérivation, l'AGEAT a retrouvé les plans de l'alimentation de la baie d'amplification et des amplificateurs construits par la SAT en 1942.

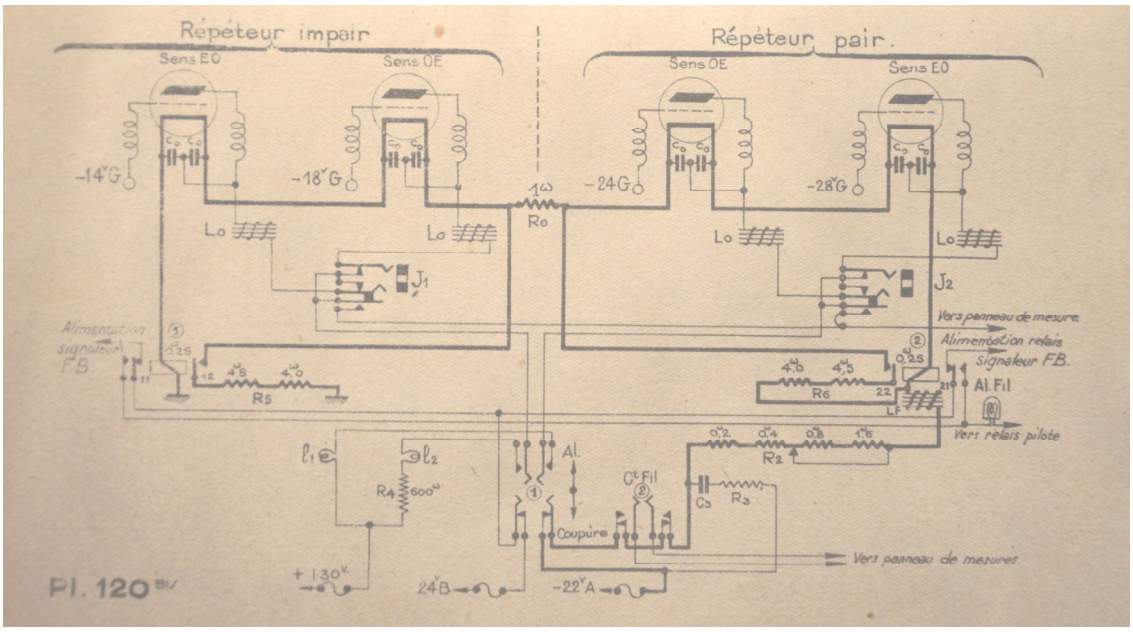


Schéma de la baie d'alimentation

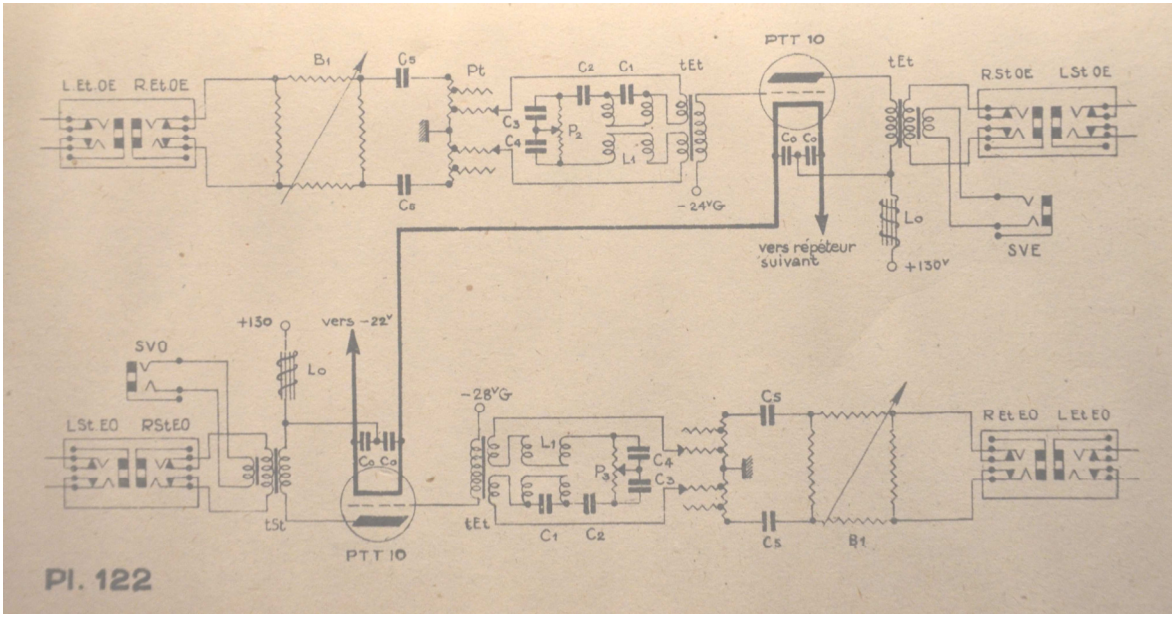


Schéma des amplificateurs

En complément des matériels à emprunter à l'AMHITEL, l'AGEAT a contacté le conservateur de la collection d'Orange afin de disposer d'outillage complémentaire pour illustrer les savoir-faire des techniciens des LSGD.

Fer à souder

Bidon carburant

Lampe à souder

Quelques moyens de soudure

En janvier 2018, les dates du tournage sont définitivement arrêtées du 8 au 10 mars. Le processus de planification des différentes actions à mener qui en découlent est défini. Une réunion avec la production et le réalisateur en février fige les différentes scènes à tourner et les accessoires techniques à prévoir.

Les rendez-vous pour récupérer les matériels à l'AMHITEL et au musée de la collection historique d'Orange sont calés.

Simultanément, les travaux de reconstitutions des matériels et documents s'accélèrent.

Après 10 mois de recherche et de préparatifs, l'aventure en vue du tournage démarre le 28 février avec l'arrivée de l'équipe alsacienne à l'aéroport de Bordeaux. Le lendemain, après avoir récupéré le véhicule de location, les matériels sont chargés au musée des télécommunications d'Aquitaine. Le 2 mars, direction l'Alsace pour confectionner les structures d'accueil des matériels empruntés. Après quatre jours d'intenses préparatifs, le véhicule est chargé avec près d'une tonne de matériels.

Le 7 mars toute l'équipe prend la route pour Prague où doit être tourné le documentaire. Le 8 au matin tout le monde se rend sur les lieux de tournage à une quarantaine de kilomètres de Prague. Trois jours de tournage intenses commencent sur une large amplitude horaire, de 09h00 à 23h00.

Le 11, retour en Alsace. Le 12, remise à l'état d'origine des matériels dont certains appareils de mesure avaient été modifiés afin de leur donner "vie". Le 13, départ pour Bordeaux avec une escale à Soisy-sous-Montmorency (95) pour restituer de l'outillage au musée de la collection d'Orange.

Le 14 mars, retour des matériels à l'AMHITEL et réintégration du véhicule de location. Le 15, direction l'aéroport pour le retour de l'équipe alsacienne.

Cette contribution a été une expérience particulièrement intéressante pour découvrir les coulisses d'un tournage. Des liens amicaux se sont rapidement tissés avec les acteurs et figurants ainsi que toute l'équipe de tournage (assistantes du réalisateur, éclairagistes, costumières, maquilleuse).

D'après le réalisateur et la production, le documentaire n'aurait pas pu être tourné sans la contribution de l'AGEAT. Mais si ce satisfecit nous fait honneur, il convient de le partager avec les membres de l'AMHITEL et leur président M. DUPOIRIER, avec le conservateur de la collection Orange, M. BATTISTON, ainsi qu'avec M. ARCANGELI pour son expertise des LSGD. Un grand merci à eux pour toutes les connaissances qu'ils ont bien voulu partager avec nous.

L'équipe de l'AGEAT sur les lieux du tournage

Baies d'accueil en cours d'aménagement

Près d'une tonne de matériels

Décor technique prêt pour le tournage (à gauche de la photo les 3 baies techniques : baies de gauche et du centre : têtes de câbles, de droite : baie d'amplification, au centre de la photo : table d'écoute ; à droite de la photo : bureau d'exploitation des PV d'écoute)

La diffusion du documentaire de 52 minutes est prévue à l'automne 2018 sur France 5. L'AGEAT ne manquera pas de prévenir de la date exacte de cette diffusion.

http://ageat.asso.fr/

« LA SOURCE K »

(par le général (2s) Jean-Marc DEGOULANGE président de l'AGEAT)

La « source K » constitue un épisode de la Résistance dans les P.T.T. Peu connu du grand public, il mérite d'être rappelé car il met en exergue la volonté indéfectible de ceux qui y ont contribué et leur remarquable niveau de compétence technique pour parvenir à écouter, à la barbe de l'occupant, les communications téléphoniques allemandes entre Paris et Berlin au cours de l'année 1942.

Le récit rapporté ci-dessous est tiré de l'ouvrage de Raymond RUFFIN « Résistance PTT », éditions presses de la Cité.

Le contexte

« Après la débâcle de mai et juin 1940, les fonctionnaires des P.T.T mobilisés au sein des organismes militaires en charge des transmissions d'infrastructure de l'armée rejoignent leur affectation civile.

Les spécialistes militaires en transmissions sont, pour partie, intégrés au sein des P.T.T. ; c'est le cas du capitaine Combaux.

Le 20 juillet 1940, les services d'entretien des lignes souterraines à grande distance (LSGD) regagnent Paris. L'accord passé entre l'administration des P.T.T. et les autorités d'occupation prévoit la reprise en main par les techniciens français, sous contrôle allemand, de l'ensemble du réseau, à l'exception des territoires intégrés au Reich, ou rattachés au protectorat du gauleiter nommé en Belgique.

Robert Keller retrouve donc son poste et ses responsabilités au sein de ces services. Ses équipes conservent leur ancienne structure, mais doivent supporter l'incorporation d'un ou deux pionniers allemands par groupe. Durant plusieurs mois, la tâche essentielle consiste en une réfection rapide des grands circuits. Keller, qui nourrit déjà certains projets, veille à la bonne exécution des travaux. Il stimule si bien ses hommes que peu à peu la surveillance se relâche et qu'il parvient à visiter ses chantiers sans être flanqué de ses indésirables accompagnateurs. Bientôt même, les équipes d'urgence ne vont plus avoir d'observateurs à leurs côtés lors des interventions.

C'est au cours de ces quelques mois que Robert Keller établit un plan d'action avec schéma visant à neutraliser le réseau des lignes souterraines à grande distance. On ignore tout des liaisons qu'il eut à cette époque, car il a emporté ce secret dans sa mort, mais ce qui est certain, c'est que ce plan parvint en Angleterre puisqu'il figurait parmi les archives du B.C.R.A. Minutieusement rédigé, il montrait comment, en quelques heures, on pouvait bloquer tous les circuits, et isoler téléphoniquement les centres vitaux du commandement allemand. Ce projet, conçu dans le cadre d'un débarquement allié, aurait été d'une importance capitale en juin 1944 si son auteur avait encore été là pour le faire appliquer. Mais la discrétion, bien compréhensive, dont Robert Keller fit preuve, ne permit à aucun de ses camarades de pouvoir l'utiliser.

Devenu représentant du S.R. au sein de la Direction des Recherches et du Contrôle Technique des P.T.T., le capitaine Combaux s'est assuré le concours de M. Sueur, ingénieur de ce service. Les deux hommes ont longuement réfléchi sur les moyens à mettre en œuvre pour capter les conversations allemandes qui passent par les câbles à grande distance. Sécurisés par l'important dispositif qui contrôle les circuits, les occupants les utilisent en exclusivité pour leurs liaisons avec le Reich. Les lignes : Paris - Reims - Verdun - Metz, reliée à Sarrebruck, et Paris - Châlons - Nancy - Sarrebourg - Strasbourg reliée à Appenweir, sont particulièrement surveillées puisqu'elles mettent en relations toutes les sphères des autorités d'occupation avec leurs hiérarchies de Berlin. Combaux et Sueur savent bien que surprendre les communications qui s'échangent sur ces câbles prioritaires permettrait de percer le secret des plans allemands, et par

là même de leur porter un terrible coup en faisant bénéficier les Alliés de ces informations. Seulement atteindre les circuits par les voies normales relève de l'utopie. Tous les postes d'amplification, toutes les stations de répéteurs, sont, ainsi qu'on l'a montré précédemment, placés sous une surveillance sévère. Les vérificateurs français qui en assurent le fonctionnement ne peuvent faire le moindre geste sans éveiller l'attention des techniciens allemands qui les doublent. La seule et unique possibilité qui existe, mais combien illusoire et insensée dans sa réalisation, c'est celle avancée par M. Sueur : le " piquage sauvage sur câbles ".

Pourtant, aussi téméraire et extravagant qu'il soit, c'est à ce projet que s'attaquent les deux hommes. Sur le papier, son exécution ne paraît pas insurmontable. Il faut préparer des amplificateurs spéciaux à grande impédance d'entrée qui puissent être insérés dans les circuits sans modifier les impulsions des stations de mesure. Les câbles étant en effet équilibrés en constantes électriques fixes, la moindre variation est facilement décelable. Or, dans le plan établi par Sueur, il conviendrait d'introduire sur la ligne des appareils et un métrage de câble les reliant au circuit. Un tel branchement présente de gros risques car il entraînerait sûrement une modification des indices sur les mesures habituelles ; à moins que les appareils espions ne soient appropriés avec une précision rigoureuse. C'est un premier obstacle, mais il peut être franchi grâce à la haute compétence des spécialistes. Le second palier du projet consiste à louer au plus près du lieu de dérivation prévu une habitation discrète dans laquelle on pourrait placer les têtes et les amorces de câble ainsi que les amplificateurs d'écoutes. C'est le point qui présente le moins de difficultés, encore que rechercher une maison libre, présentant des garanties de tranquillité et de sécurité, sur le parcours des lignes, n'apparaisse pas aussi simple que cela.

Mais ces deux premiers volets de l'opération imaginée par Sueur et Combaux ne sont qu'un aimable enfantillage en regard de ce que représente le dernier, car il s'agit maintenant d'intervenir sur le câble lui-même. A partir de là, on entre dans une phase du projet qui semble irréalisable. Il faudrait, en effet, en dépit de la surveillance allemande, ouvrir des fouilles sur la ligne, ce qui peut déjà demander plusieurs jours, creuser une tranchée préparatoire au niveau de la dérivation, sortir du pavillon loué les amorces préalablement apprêtées, accéder au câble en service, l'ouvrir, dénuder les fils un par un et sélectionner sans erreur ceux des circuits à mettre en écoute, les couper, les dériver, puis rétablir vivement le contact afin que l'opération ne cause pas un trop long dérangement susceptible d'intriguer les techniciens allemands ; ensuite remettre tout en place et refermer les fouilles. Un travail aussi périlleux, comportant tant de risques, qui pourrait le faire ?

Ceux qui tenteraient de l'entreprendre devraient être des hommes aux nerfs d'acier, aux capacités professionnelles affirmées, connaissant parfaitement le schéma des grands circuits et leurs particularités, doués d'une audace hors du commun, et animés d'un esprit patriotique poussé jusqu'à l'abnégation. De plus, il ne pourrait s'agir que d'une équipe soudée, habituée à travailler en harmonie et confiance, dirigée par un responsable lucide aux compétences certaines, capable de maîtriser les impondérables.

Enthousiaste et sceptique à la fois, le capitaine Combaux posa la question :

- Un tel chef d'équipe existe-t-il seulement ?

- Oui, répondit M. Sueur, je le connais, c'est l'Ingénieur Robert Keller.

La dérivation de Noisy-le-Grand

C'est dans les premiers jours de septembre 1941, la date est imprécise, que les deux instigateurs de ce projet extraordinaire le soumettent à Keller. L'entrevue a lieu dans le bureau de M. Sueur, rue Bertrand. Cet entretien mémorable mérite d'être relaté par l'un de ses participants. Ecoutons donc le capitaine Combaux nous en faire le récit :

« Je posai le problème; M. Sueur développa la solution technique. Robert Keller écoutait et approuvait. J'étais plus ému que je n'aurais voulu le paraître lorsque je m'adressai à lui pour

insister une dernière fois, avant la décision finale, sur les dangers de l'aventure. J'étais officier; le risque de guerre faisait partie de mon métier. Je pouvais sentir au-dessus de moi des chefs militaires qui surveilleraient de loin le combat que nous allions livrer. Il n'en était pas de même pour mes compagnons. Ils devaient agir à l'insu de leurs supérieurs hiérarchiques; quelque envie que nous en ayons eue, nous avions le devoir de ne point compromettre dans une affaire aussi grave le Directeur des Télécommunications, dont nous connaissions les bons sentiments, mais qui avait la lourde charge de défendre devant l'occupant l'ensemble de nos services. Robert Keller avait, plus que tout autre, des raisons d'hésiter. Il songeait à sa femme et à ses quatre enfants. Il pouvait, sans déshonneur, rejeter une entreprise aussi téméraire, et dans laquelle il allait courir, en raison même de ses fonctions, les risques les plus graves. Il accepta cependant. Il fit avec résolution le premier pas sur la route fatale qui allait le mener au supplice... Il nous dit tout de suite qu'il avait derrière lui une équipe sur laquelle il pouvait compter, prête à braver tous les dangers pourvu que cela soit contre l'ennemi et pour la France. Le vérificateur Lobreau, les chefs d'équipe Laurent Matheron et Pierre Guillou étaient de ceux-là. Ils l'avaient suivi et assisté au cours de la première campagne de France. Ils allaient être auprès de lui, devant un danger considérablement accru, et avec la même fidélité.

Sur Robert Keller, en vérité, reposait le succès ou l'échec de l'entreprise. Si Sueur pouvait se charger de l'étude et de la réalisation des amplificateurs, si je pouvais régler l'acquisition du local et les questions d'exploitation, lui seul était capable de réaliser l'essentiel, d'accomplir ce tour de force incroyable que représentait le travail sur câble... ».

Que Robert Keller eût refusé à cet instant les propositions de ses interlocuteurs, et la Source K serait demeurée à l'état de projet, car aucun technicien des P.T.T. ne réunissait alors ni les compétences ni les qualités requises. Pas un ne possédait suffisamment d'ascendant et n'inspirait assez la confiance pour entraîner une équipe de spécialistes dans cette voie périlleuse.

Et ceux qui au S.R. choisirent l'initiale K de Keller pour désigner la source de renseignements vitaux qui leur parvinrent par ce canal ne pouvaient mieux montrer que c'est à cet homme héroïque qu'ils durent la somme d'informations sensationnelles dont ils firent bénéficier les Alliés.

L'acceptation de Robert Keller déclenche le démarrage de l'opération. Sueur effectue une étude très poussée pour déterminer le nombre d'amplificateurs nécessaires. Il parvient à la conclusion qu'il faut en prévoir un minimum de 6. Leur fabrication délicate, et le coût élevé de celle-ci, posent un premier problème. Un habile travail d'approche permet toutefois à l'ingénieur d'acquérir la complicité active du chef des laboratoires de la Société anonyme de télécommunications, société privée, qui travaille exclusivement pour les P.T.T. M. Lebedinski, russe d'origine, mais naturalisé français, accepte en effet spontanément de faire construire dans les ateliers de son entreprise repliée à Montluçon les pièces détachées des appareils conçus par M. Sueur. Grâce aux camions qui font la navette entre l'usine et les entrepôts demeurés en zone occupée, les éléments d'amplificateurs passeront sans problèmes la ligne de démarcation. De son côté, le capitaine Combaux règle la question des fonds nécessaires à une telle opération. Doté par les soins du S.R. d'un laissez-passer permanent, il se déplace à volonté entre les deux zones ce qui lui permet de recevoir du capitaine Simoneau au cours de ses voyages tout l'argent indispensable à la mise sur pied du projet. Dans le même temps, le poste P 2 du S.R. fait diligence pour recruter et former des opérateurs valables. Tâche ardue assurément car ceux-ci doivent parler, et surtout parfaitement comprendre la langue allemande, y compris dans les variations de la conversation courante. Il leur faut également posséder le sens de l'initiative et l'instinct de débrouillardise, vitaux pour leur travail et leur sécurité. Enfin, il va de soi que pour noter tout ce qu'ils entendront, il leur est indispensable d'avoir une parfaite maîtrise de la sténo, et de connaître les structures de fonctionnement des services du Reich.

Le premier opérateur envoyé à Combaux par Simoneau arrive à Paris le 5 mars 1942 ; c'est le sergent-chef Edouard Jung. Ayant suivi les cours accélérés du centre d'instruction clandestin du S.R., connaissant parfaitement l'organigramme de la Wehrmacht et les noms des principaux officiers des différents services fonctionnant à Paris, c'est un habile spécialiste des transmissions, Alsacien de naissance, que Simoneau a eu la chance de pouvoir récupérer. Nanti de pièces d'identité irréprochables, il est aussitôt dirigé sur la Compagnie d'Assurances " La Nationale " où le sous-directeur M. Grimpel et l'agent général pour la région parisienne, M. Lionel Levavasseur, lui fournissent la carte accréditive d'inspecteur qui lui assurera une couverture de premier ordre.

Quelques jours plus tard, Jung parvient à repérer un pavillon libre sur le parcours du câble dans la Grande Rue de Noisy-le-Grand. Après quelques démarches, il en obtient la location que Combaux s'empresse de régler. Située à moins de 6 mètres de la ligne, cette petite maison offre toutes garanties par son isolement, et son sous-sol surplombe de peu la route nationale sous laquelle court le câble Paris-Metz. Sans perdre de temps, Edouard Jung s'y installe, complétant l'aménagement sommaire laissé par le propriétaire de quelques meubles ramenés du marché aux puces de Montreuil. A peine sur place, sous prétexte de fuites dans les canalisations d'écoulement, il creuse une tranchée jusqu'à la haie de clôture bordant la route nationale, puis le mur du sous-sol est percé afin de laisser le passage à une gaine de protection. Le 6 avril 1942, tout est prêt pour recevoir le matériel d'écoute. Trois jours après, M. Lebedinski fait livrer les amplificateurs que M. Sueur transporte aussitôt au pavillon ; les têtes de câble et les amorces suivent. Il ne reste plus sur place qu'à procéder au montage de tout cet équipement en attente de branchement.

Le 10 avril, c'est chose faite ; la première phase de l'opération est terminée.

Pendant la durée de ces préparatifs, Robert Keller n'est pas resté inactif. Après un minutieux examen des schémas et un relevé de la zone choisie pour la dérivation, il a mis au point le procédé d'attaque du câble et réuni l'outillage le plus adapté à cette intervention. Puis, après mûre réflexion, il a choisi les hommes lui paraissant les plus qualifiés et les plus audacieux pour entreprendre un travail aussi difficile. A chacun d'eux, il a soumis le plan de l'affaire en insistant sur les risques qu'elle comporte. Sûr de leur fidèle discrétion, quelle que soit la décision prise, il leur a demandé de réfléchir avant de donner leur réponse. Mais celle-ci ne s'est pas faite attendre et, l'un après l'autre, les six compagnons qu'il a sollicités sont venus lui dire qu'ils étaient prêts à le suivre dans cette action dont ils savent mieux que personne qu'elle risque de les entraîner sur un mortel chemin.

Les affiches collées sur les panneaux de service dans chaque atelier, dans chaque centre, sont à cet égard éloquentes. L'administration militaire allemande prévient en effet que : " Tout endommagement des moyens de transmission sera puni de la peine de mort. " Malgré cette menace, dont ils savent bien qu'elle n'est pas formulée à la légère, les hommes choisis par Keller n'hésitent pas. Et aujourd'hui, l'on ne sait pas ce qu'il convient d'admirer le plus : de cette confiance totale montrée vis-à-vis d'un chef estimé mais téméraire, ou de ce tranquille courage patriotique bien dans la tradition de l'engagement résistant.

Le 2 avril, l'équipe formée par Robert Keller est constituée. Elle comprend :

Les vérificateurs : Lobreau du centre Paris-Saint-Amand, et Fugier du centre de La Ferté-sous-Jouarre.

Les techniciens sur ligne : Pierre Guillou, Laurent Matheron, Abscheidt et Levasseur.

Dans le plan prévu par Keller, chacun de ces spécialistes aura un rôle important à jouer pour lequel, en dehors des compétences professionnelles, l'audace et le sang-froid ne devront pas faire défaut. Ce plan, il faut maintenant l'exécuter.

Le 15 Avril 1942, Robert Keller crée un défaut artificiel sur le câble Paris-Metz. La " Feldschalt-Abteilung " saisit le service de dérangement des lignes souterraines à grande distance

d'une énergique réclamation, car deux circuits sont interrompus. C'est bien ce qu'espérait Robert Keller qui, nanti d'une autorisation de travaux en bonne et due forme signée par l'administration, regroupe son équipe et part à la recherche du point de rupture. Naturellement, celui-ci est découvert à Noisy-le-Grand, en face du pavillon loué par Edouard Jung.

Le 16 au matin, les fouilles sont entreprises sur le trajet du câble. Afin de donner le change à d'éventuels curieux, deux tranchées sont ouvertes à côté de celle dans laquelle la dérivation doit être effectuée. Le 17, en fin de matinée, un technicien allemand vient sur place s'informer de l'état des travaux. Satisfait de la célérité déployée par les spécialistes français et des réponses rassurantes qui lui sont faites, il repart aussitôt. Keller a décidé, pour des raisons de sécurité, que l'intervention sur le câble se fera de nuit, et il en a informé Combaux. Dans la soirée du 18, ce dernier vient rejoindre l'équipe sur le chantier. Une tente d'intempérie a été disposée au-dessus de la fouille centrale afin de masquer un peu les travaux, et de filtrer l'éclairage dispensé par les lanternes ; des lueurs trop vives pouvant provoquer une réaction des patrouilles allemandes obnubilées par les consignes sévères du camouflage lumineux. Un peu avant 21 heures, Keller, Guillou et Matheron descendent dans la tranchée et s'attaquent au câble. Sitôt la gaine de plomb mise à jour, Keller se porte sur la ligne de service et donne l'ordre aux deux vérificateurs des stations de répéteurs encadrantes : Lobreau à Paris-Saint-Amand, et Fugier à La Ferté-sous-Jouarre, de retirer un à un chaque circuit de l'exploitation durant le temps nécessaire à sa coupure et à sa dérivation. C'est ce que font sans hésiter les deux hommes, sous les yeux mêmes des techniciens allemands, en prétextant un contrôle des mesures. Pour eux, la nuit va être longue car ils vont devoir agir avec une apparente routine désinvolte devant leurs surveillants, tout en portant une extrême attention aux directives précises que leur transmettra Keller. Aucune erreur ne leur est permise, car elle se répercuterait aussitôt dans les autres centres d'amplificateurs dont le personnel a été laissé en dehors de l'action.

Dans la fosse, penchés sur leur ouvrage, les trois hommes travaillent dans un silence tendu. Keller sélectionne les fils, ne quittant pratiquement pas le téléphone qui assure la liaison avec les vérificateurs, annonçant tranquillement les références du circuit à suspendre le temps de l'intervention. Guillou et Matheron, les mâchoires serrées, s'activent, mesurant leurs gestes rapides. Ils coupent, décapent, épissurent, soudent, les mains plongées dans l'inextricable amas de conducteurs, s'arrêtant un bref instant pour essuyer la sueur, due à l'effort et à la l'émotion, qui perle à leur front. Sur la chaussée, Combaux feint de s'affairer à quelque tâche urgente, veillant à ce que les lueurs qui filtrent de la tente mal jointe n'alertent pas les servants d'une batterie de D.C.A. de la Wehrmacht située à moins de 300 mètres en amont. De temps en temps, une estafette motocycliste allemande passe, contournant la barrière mobile du chantier, jetant un regard distrait sur les fouilles. Dans la tranchée, autour du câble, on s'affaire toujours sur le même rythme. Soudain, désastre ! Une manœuvre un peu trop rapide entraîne une forte variation de la constante électrique de l'isolement. Au centre de Paris-Saint-Amand, Lobreau, la gorge sèche, voit l'aiguille de l'appareil de mesure battre la chamade. Un bref coup d'œil sur le côté lui montre les deux Allemands de service avachis sur leurs chaises, les paupières lourdes, aux prises avec le traditionnel coup de barre de l'après-minuit. Ils n'ont rien remarqué ; les minutes passent angoissantes pour le vérificateur qui devrait réagir, mais que sa complicité avec l'équipe maintient cloué sur son siège, le regard fixé sur le cadran témoin. Pourtant petit à petit, l'aiguille revient vers la zone de sécurité. Là-bas, sous la tente, Keller et Guillou se démènent pour rétablir l'isolement. Un quart d'heure encore, et Lobreau, avec le soulagement qu'on imagine, voit la tension revenir à son niveau habituel.

Trois heures du matin. Cela fait maintenant six heures que les trois postiers s'acharnent sur les fils; cinquante-cinq grands circuits sont déjà dérivés, mais Keller et ses deux camarades poursuivent leur travail. À La Ferté-sous-Jouarre, au poste de répéteurs, Fugier, les mains rendues moites par l'énervement, affecte le plus grand calme en déconnectant puis replaçant ses lignes sous le regard endormi de ses surveillants. Imperturbable dans la fosse, Keller continue de donner

ses directives tout en refixant les isolants, cependant que Guillou et Matheron, tantôt accroupis, tantôt à genoux, les reins brûlants, endoloris par l'effort constant de recherche d'une meilleure position, maîtrisent leurs gestes, un peu plus gourds maintenant que la fatigue se fait sentir. Au-dessus d'eux, sur la route, Combaux, rongé par l'anxiété, sent les minutes devenir de plus en plus longues au fur et à mesure que le temps passe. En cette nuit froide d'avril, silencieuse, et lugubre sous la pâle clarté des candélabres qui diffusent une faible lumière bleutée, lui seul a tout loisir de laisser ses pensées s'égarer dans l'évocation du risque tout en écoutant les clochers de Noisy et de Neuilly de chaque côté de la Marne se renvoyer les heures si lentes à s'écouler. Ses trois compagnons, eux, tendus vers le but à atteindre, absorbés par leur difficile travail, ne connaissent pas en ce moment, et c'est heureux pour la réussite de l'opération, ce dangereux vagabondage de l'esprit.

Quatre heures vingt. Robert Keller replie le schéma qui lui a permis de sélectionner les circuits. Guillou et Matheron fignolent la dernière épissure. Le câble est regarni, puis calé soigneusement au niveau du piquage.

Quatre heures quarante. La dérivation est terminée. Les trois hommes remontent. Rapidement la fouille est comblée. L'aube se lève lorsque les dernières pelletées de terre égalisent le terrain.

Abrutis de fatigue dans la camionnette qui les ramène à Paris, les auteurs de cette extraordinaire opération demeurent silencieux. Réalisent-ils qu'ils viennent d'effectuer un véritable exploit ? 70 grands circuits ont été dérivés, parmi lesquels ceux qui assurent les liaisons de la Kriegsmarine, de la Luftwaffe, de la Wehrmacht, et de la Gestapo, entre Paris et Berlin ! Jamais aucun service d'espionnage n'avait rêvé pouvoir bénéficier d'une telle source !

La dérivation étant effectuée, c'est maintenant à M. Sueur qu'il appartient de mettre la table d'écoute en service. Prévenu par le capitaine Combaux de la réussite de l'opération, il arrive aux premières heures de la matinée du 19 avril au pavillon de Noisy, accompagné d'un fidèle ami, spécialiste des Transmissions de l'État, M. Deguingamp auquel il accorde toute confiance. Immédiatement, ils se mettent en devoir de procéder aux raccordements. Laissés en attente, les fils qui s'épanouissent sur des appareils appelés " têtes de câble " vont être reliés aux amplificateurs, puis les postes d'écoute sont à leur tour branchés. Lorsqu'Édouard Jung, informé par Combaux, se présente, tout est pratiquement prêt à fonctionner. Avec une infinie prudence, les deux techniciens effectuent les premiers essais. On a choisi le moment où Lobreau et Fugier auront repris leur service afin qu'ils puissent veiller, chacun dans leur centre, sur les mesureurs de tension. Mais tout va bien, le travail accompli par Keller, Guillou, et Matheron ne recèle aucune imperfection. Jung peut commencer ses longues factions ; la Source K est opérationnelle !

C'est le 19 avril 1942 dans la soirée, que l'opérateur du S.R. enregistre les premières conversations ; mais c'est vraiment à partir du 20 que l'écoute porte ses fruits. En cette seule journée, Edouard Jung intercepte plus de 60 communications. L'importance du trafic l'oblige alors à sélectionner parmi ce flot continu les circuits présentant le plus grand intérêt, et il se contente de relever les liaisons des armes – marine-aviation-armée de terre - avec le Haut Commandement de Berlin. Devant un pareil afflux, le capitaine Combaux réclame un second opérateur, et le S.R. choisit parmi les agents en stage M. Rocard, jeune licencié d'allemand, ancien lecteur dans une université d'Outre-Rhin. L'arrivée de ce deuxième spécialiste double bien sûr le nombre d'informations. Les deux hommes abattent une besogne écrasante. Aux heures d'écoute s'ajoute le temps passé à transcrire à l'encre sympathique, sur des lettres, rapports, ou contrats, les renseignements les plus importants ; ceux présentant un moindre intérêt sont acheminés irrégulièrement par porteur. À Combaux revient le soin d'organiser la transmission au poste P 2 du S.R. de toutes ces informations. Il parvient à assurer cette liaison et le passage de la ligne de démarcation grâce à un ambulant de la S.N.C.F. ; par la suite, il emploiera également un garçon des wagons-lits, puis un mécanicien de locomotive. Arrivés dans le service du capitaine

Simoneau, les renseignements fournis par la Source K sont triés soigneusement. Ceux qui peuvent intéresser le gouvernement de Vichy et influencer sa politique vis-à-vis du Reich sont remis au colonel Rivet qui, après les avoir analysés minutieusement, décide ou non de leur envoi au général Revers, chef d'État-Major de Darlan. Mais les plus vitaux, ceux qui fournissent des indications précieuses sur les projets allemands, ainsi que ceux qui font état de la situation militaire et de l'évolution de la stratégie du Haut Commandement, passent directement du S.R. à l'I.S. par les liaisons " Olga ", ou par les liaisons radio de l'équipe du commandant Bertrand, ou encore par les postes de Berne et de Lisbonne.

Afin que leur origine ne puisse être décelée, les rapports émanant de la Source K subissent par le poste P 2 un démarquage avant leur transmission à l'échelon supérieur. Cette précaution interdit une remontée à contresens de la filière, et elle est d'autant plus facile à assurer qu'il ne peut y avoir de retours par cette voie-là. Pour compléter la sécurité, un cloisonnement rigoureux verrouille les maillons de la chaîne par groupes de deux à quatre unités. Ainsi les opérateurs n'ont qu'un seul interlocuteur : Combaux, mais les techniciens des P.T.T., mis à part Sueur et Keller, ne le connaissent pas. Parallèlement, les agents de liaison ignorent tout des postiers. En fait, le pivot de l'affaire est le capitaine Combaux ; en cas d'intervention ennemie, c'est donc lui qu'il convient de protéger. Robert Keller l'a parfaitement compris, et il s'y emploiera le moment venu.

Devant les résultats inespérés des écoutes sur le câble Paris-Metz, Sueur, Combaux, et Keller envisagent de réaliser la même opération sur le Paris-Strasbourg. Une étude fouillée des grands circuits a montré que les liaisons téléphoniques allemandes empruntent également ce canal. En juillet 1942, Robert Keller présente à ses deux amis le schéma de la dérivation à entreprendre. Entre-temps, un troisième opérateur formé par le S.R. a été mis à la disposition de la Source K par le poste P 2. Il s'agit d'un jeune Alsacien : Prosper Riss, qui reçoit également une couverture d'inspecteur d'assurances de " La Nationale ". Combaux le charge de rechercher un pavillon libre sur le parcours de la ligne souterraine. Il en trouve bientôt un à Livry-Gargan dans lequel il s'installe aussitôt. Sur la demande de Sueur, M. Lebedinski commande les pièces détachées nécessaires au montage de nouveaux amplificateurs, tandis que Pierre Guillou, promu depuis peu au grade de chef d'équipe, délimite sur place le tracé de la tranchée de jonction.

Fin Août, l'aménagement du local est terminé ; il ne reste plus qu'à mettre en place les amplificateurs et à effectuer la dérivation.

Cependant à Noisy-le-Grand, le climat se détériore. Les Allemands ont décidé d'implanter une forte unité à l'Est de Paris et, dans cette perspective, un détachement précurseur sillonne la bourgade afin de rechercher de nouveaux cantonnements. Une vaste opération de réquisition de locaux, de maisons, de chambres commence, au grand dam des Noiséens furieux. Dans le quartier où se trouve situé le pavillon des écoutes, la grogne s'affirme particulièrement, et plusieurs réclamations parviennent à la Mairie pour signaler à la commission de recensement qu'au lieu de " vouloir imposer à de braves Français l'hébergement d'officiers allemands, elle ferait mieux de s'intéresser aux individus suspects, vivant d'on ne sait quoi, qui hantent un pavillon même pas trop meublé ".

À ces protestations s'ajoutent des commérages de quartier qui évoquent l'activité d'espions... allemands ! Nous sommes à la mi-septembre, et les ragots prolifèrent de plus en plus.

Prévenu par Édouard Jung, le capitaine Combaux, s'inspirant de la règle des services secrets : " la sécurité prime tout ", décide alors le repli immédiat de la station clandestine.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, Robert Keller, Pierre Guillou, et Laurent Matheron, démontent toute l'installation, colmatent les têtes de câble, et font disparaître toute trace de la dérivation. Le lendemain, M. Sueur et Deguingamp viennent récupérer les amplificateurs qu'ils transportent à Livry-Gargan. Le 18 au soir, plus rien ne subsiste de cinq mois d'écoutes permanentes. Le petit pavillon de Noisy-le-Grand retourne à l'anonymat, prêt à accueillir les

indésirables locataires dont ses murs ont pourtant enregistré les conversations les plus secrètes de leurs dirigeants.

La dérivation de Livry-Gargan

L'arrêt des écoutes à Noisy-le-Grand va précipiter la réalisation de la dérivation de Livry-Gargan. Le 27 septembre 1942, Robert Keller vient vérifier sur place l'état d'avancement des travaux à l'intérieur du pavillon loué par Prosper Riss, et repérer l'endroit exact où les fouilles doivent être entreprises. Fatigué par deux dures années de travail, sous-alimenté comme la majorité des Français, il éprouve quelque peine à faire face aux exigences de la Feldschalt-Abteilung qui réclame sans cesse sa présence pour l'extension de circuits de liaisons entre les nombreuses implantations des autorités d'occupation. Si on y ajoute ses démarches dans le cadre de son activité clandestine, on conçoit bien qu'il se sente assez surmené en cette fin d'été 1942.

À la fin du mois, au retour de l'un de ses voyages à Lyon pour ses contacts avec le S.R., le capitaine Combaux ramène les fonds nécessaires à la réalisation de la seconde dérivation. Le 20 octobre, Guillou et Matheron mettent en place les têtes de câbles dans le local de Livry. Quelques jours plus tard, Sueur et Deguingamp installent les nouveaux amplificateurs car, compte tenu de l'expérience précédente, et vu l'importance du câble à 484 fils, les auteurs du projet ont établi un programme d'écoutes un peu plus vaste. Mais il va falloir attendre près de deux mois pour attaquer les fouilles sur la ligne en raison de l'indisponibilité des équipes occupées ailleurs.

Et voilà que le mardi 15 décembre une chance inespérée vient débloquer la situation. Convoqué au 97 Champs-Elysées, Robert Keller reçoit du chef de la Feldschalt-Abteilung, le commandant Rœder, l'ordre d'établir sur le câble Paris-Strasbourg une reprise directe pour desservir le P.C. de Saint-Germain-en-Laye.

Sans plus attendre, Keller ouvre le chantier de Livry. Le 16, comme à Noisy, 3 tranchées éventrent la chaussée à hauteur du pavillon d'où partent les gaines en attente. Dans la nuit, sous les directives du téméraire ingénieur, les ouvriers spécialistes Abscheidt et Levasseur, assistés de Lobreau, effectuent la dérivation. Semi-clandestine seulement, puisque les travaux ont été avalisés par le service allemand, l'opération ne nécessite pas la complicité vigilante des vérificateurs dans les stations d'amplificateurs. Elle n'en présente pas moins de risques pour ses auteurs, car le moindre contrôle des techniciens du Reich révélerait immédiatement la nature du branchement. Le lendemain matin, tout est terminé, et quelques heures plus tard Sueur et Deguingamp procèdent à la mise en service. Dans la soirée, les premières conversations sont enregistrées par les opérateurs : Jung, Rocard et Riss qui se relaient pour assurer une écoute permanente. A nouveau, la Source K fonctionne !

Pendant que s'élaboraient les plans de cette seconde dérivation, les événements politiques et militaires s'étaient considérablement modifiés en France. Le débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord avait servi de prétexte aux Allemands pour envahir la zone libre. Le 11 novembre, leurs unités s'étaient rapidement répandues dans le sud du pays sans rencontrer la moindre résistance puisque le gouvernement de Vichy avait interdit toute velléité défensive aux troupes demeurées sous son autorité. Quelques jours plus tard, sur le point d'être saisie par les armées du Reich, la flotte française se sabordait en rade de Toulon, et le 12, le général Weygand était arrêté. Enfin le 29, dans la confusion la plus totale, l'armée d'armistice cessait d'exister par le décret Pétain promulguant sa dissolution. Cette décision sonnait évidemment le glas du S.R. qui n'avait plus aucune raison légitime de survie. Placés devant un choix difficile, les officiers qui en constituaient l'encadrement durent opter pour l'une ou l'autre des deux solutions qui s'offraient à eux. Certains basculèrent aussitôt dans la clandestinité pour maintenir coûte que coûte l'activité de leur réseau en territoire sous contrôle ennemi ; d'autres profitèrent des derniers moyens de liaison existant pour rejoindre l'Afrique du Nord afin de reprendre leur place dans la lutte à ciel ouvert. Cependant, pour ceux qui demeurèrent en France, la soudaine plongée dans le monde

clandestin eut pour effet de couper net les contacts avec une grande partie de leurs correspondants. C'est ainsi que le capitaine Combaux ne put retrouver trace du poste P 2, pas plus à Vichy qu'à Lyon. La rupture du fil qui reliait la source K au S.R. était catastrophique pour celle-ci, car elle la privait des fonds indispensables à son existence, et elle bloquait la masse de renseignements recueillis chaque jour puisqu'il n'y avait plus aucun moyen de les acheminer vers leurs destinataires. Combaux chercha alors désespérément à entrer en rapport avec des représentants de la France Libre, ou avec une organisation de résistance disposant de liaisons avec les Alliés. C'est dans ce but qu'il repartit pour Lyon le 22 décembre. Quand il en revint le 25, sans résultat, ce fut pour apprendre que la Gestapo s'était abattue sur la Source K.

La lettre de dénonciation qui désignait à la Police allemande Robert Keller comme un " agent gaulliste, espion à la solde des Anglais " ne précisait pas quelle activité il pouvait avoir dans ce domaine. C'est sans doute pourquoi les deux agents de la Gestapo qui se présentent en ce matin du 23 décembre 1942 au domicile de l'Ingénieur, 2 rue du Docteur-Landouzy dans le 13e arrondissement de Paris, ne paraissent pas très bien au courant de son travail aux P.T.T. Keller est absent, déjà parti sur ses chantiers, alors les policiers fouillent l'appartement. Ils découvrent des cartes de visites établies à des noms différents, ainsi qu'un schéma des câbles souterrains. C'est peu et cela ne semble pas les intéresser outre-mesure.

Ils se bornent donc à téléphoner au supérieur de Keller afin qu'il avise celui-ci d'avoir à se présenter au siège de la Gestapo. Informé assez rapidement, l'ingénieur pourrait ne pas déférer à cette convocation et prendre la fuite, mais il n'est pas dans le tempérament de cet homme de devoir de rejeter ses responsabilités en laissant sa famille et ses camarades face au risque d'être pris comme otages et tourmentés à sa place. Il passe donc rapidement chez Combaux pour l'avertir, mais ce dernier, comme on l'a vu, est parti pour Lyon. Malgré les objurgations de Mme Combaux qui le supplie de s'enfuir, il se rend à son bureau où il a le temps de demander à ses collègues de détruire certains papiers dissimulés dans un tiroir et d'enlever un pistolet caché dans son armoire. Quelques heures plus tard, Robert Keller subit son premier interrogatoire, dans les locaux de la rue des Saussaies, où il a la surprise de voir arriver, solidement encadré, Lobreau arrêté lui aussi. Au début, les questions qui leur sont posées n'apparaissent que d'ordre général. Manifestement, le dénonciateur n'a pas fourni de précisions sur leurs agissements clandestins, probablement parce qu'il les ignore. Mais en fin d'après-midi, un coup de téléphone, parvenu dans le bureau même où se déroule l'interrogatoire, va aggraver la situation. Cet appel provient du 97 Champs-Élysées, des services de la " Feldschalt-Abteilung " où des policiers, vérifiant les dossiers, viennent de retrouver les documents établis pour la reprise de la ligne de Saint-Germain sur le câble Paris-Strasbourg. Or, l'enquête effectuée après la guerre le prouvera, la Gestapo est persuadée depuis quelques jours que des fuites se produisent sur les circuits de ce câble. Comment et par qui a-t-elle acquis cette conviction ? Personne ne le saura jamais. Mais la communication reçue par le gradé qui questionne Keller apporte un élément important au dossier, et l'ingénieur s'en rend tout de suite compte à la façon dont est repris son interrogatoire. Pour la première fois depuis son interpellation, on évoque les travaux effectués à Livry-Gargan, dont il ne peut évidemment pas nier qu'ils ont été menés sous son autorité. Dans la soirée, vers vingt et une heures, les deux postiers menottés sont hissés dans une voiture qui part aussitôt en direction de la banlieue nord-est. Un moment après, elle stoppe près du pavillon d'écoutes, derrière deux autres véhicules de la police. Sur place, une équipe de la Gestapo a déjà procédé à une fouille des locaux. L'opérateur de permanence, Prosper Riss, surpris en plein travail, est tassé entre deux gardiens sur la banquette arrière d'une traction. À l'intérieur de la maison, l'agitation est extrême ; visiblement les Allemands sont médusés par l'installation qu'ils viennent de découvrir. Après de longs conciliabules, le convoi repart pour la rue des Saussaies, mais, bien évidemment, une souricière est mise en place.

Le lendemain matin, un peu avant 9 heures, M. Rocard, qui doit relever Riss, arrive au pavillon à bicyclette. Alors qu'il s'apprête à mettre pied à terre, il s'aperçoit que, contrairement à l'habitude, la grille est ouverte et les volets fermés. Méfiant, il poursuit son chemin sur une dizaine

de mètres, puis revient sur ses pas tenant son vélo à la main. Au lieu d'entrer directement comme il le fait toujours, il sonne. Aussitôt, la porte s'ouvre et un militaire allemand paraît. Sans demander son reste, Rocard saute sur sa bécane et s'enfuit à toutes pédales. Derrière lui, quelques coups de feu retentissent, mais il est déjà loin. Sa prudence et son sang-froid le sauvent et vont lui permettre de donner l'alerte parmi les membres du réseau qu'il connaît.

On possède peu de détails sur les interrogatoires auxquels fut soumis Robert Keller les jours suivants. La seule chose que l'on sache avec certitude par les rescapés, c'est qu'il a couvert entièrement ses subordonnés en affirmant que, simples exécutants, ils ne pouvaient se rendre compte de l'aspect véritable de leur travail. Ce que l'on sait également, c'est qu'il ne livra aucun nom, puisque ni Combaux, ni René Sueur ne furent inquiétés. Et si Pierre Guillou et Laurent Matheron furent arrêtés le 15 janvier 1943, leur incarcération ne résulta que des investigations de la Gestapo qui n'eut aucun mal à retrouver dans les fichiers d'emploi du temps les traces de leur participation aux travaux de dérivation.

Par les mêmes moyens, les policiers allemands remontèrent jusqu'à Gérard Grimpel, sous-directeur de la Compagnie d'Assurances " La Nationale " et Lionel Levavasseur, son agent général, qui avaient fourni aux opérateurs la couverture d'un emploi dans leur groupe. Tous les deux furent aussi arrêtés. Mais le cloisonnement et le barrage établi, au prix de quelles souffrances par Robert Keller, ne permirent pas à la Gestapo d'aller plus avant. Ainsi furent épargnés, outre Combaux et Sueur, MM. Deguingamp et Lebedinski.

L’importance des renseignements fournis par la source K

Le capitaine Combaux a consigné comment en mai 1944 à Londres, il apprit, au cours d'une conversation avec un officier de haut grade de l'Amirauté britannique, de quelle façon la Source K pesa, en une période particulièrement délicate pour le commandement allié, sur la conduite des opérations. Les renseignements qui arrivèrent en effet à Londres entre avril et décembre 1942 se révélèrent d'une importance capitale. Parmi le flot d'informations qui parvenaient au S.R., celui-ci fit passer Outre-Manche, régulièrement, toutes celles qui pouvaient influer sur le conflit. Qu'elles fussent de portée stratégique, politique, ou psychologique, les indications fournies par la Source K apportaient aux Alliés la véritable situation de l'Allemagne, aussi bien sur le plan militaire que sur celui de sa vie interne.

Les circuits dérivés par Keller et ses compagnons livraient chaque jour les secrets du Reich. Les opérateurs enregistrèrent les conversations d'Hitler lui-même, de Gœring, de Keitel, de Jodl, de von Rundstedt, de von Stüpnagel, de Sperrle, de Raeder, de Dœnitz, de Gœbbels, d'Abetz, et de quantité d'autres personnalités allemandes. Ils écoutèrent les communications échangées entre les grands organismes nazis et leurs services parisiens qui les représentaient en France : Gestapo, contrôle économique, Propagandastaffel, Chancellerie, etc., ainsi que celles s'établissant entre les commissions d'armistice, les bureaux de la main-d'œuvre et de l'organisation du travail. Au hasard des renseignements qui défilaient sur les circuits, il y en avait d'une valeur inestimable, comme ceux qui fournissaient l'implantation des unités de la Wehrmacht, leurs effectifs, leurs armements, la composition de leurs Etats-Majors, ou encore ceux captés sur les lignes de la Luftwaffe qui précisaient la situation des escadrilles, leurs pertes, et les effets des raids alliés. Les liaisons de la Kriegsmarine révélèrent la constitution des flottilles, leurs objectifs, le mouvement des navires, leurs avaries, leurs lieux de ravitaillement, et jusqu'au moral des équipages. Les conversations entre Kiel et les bases sous-marines de la Manche et de l'Atlantique indiquaient les missions confiées aux submersibles et aux patrouilleurs.

En août 1942, après le coup de main britannique sur Dieppe, la Source K montra toute son efficacité en recueillant une moisson de renseignements sur le mécanisme de la réaction allemande. C'est, comme on le sait, de ce raid des commandos anglais et canadiens que les Alliés tirèrent les enseignements utiles à la préparation du débarquement du 6 juin 1944 en Normandie.

A cette occasion, la station d'écoutes de Noisy-le-Grand apporta des indications primordiales en relatant les dispositions prises par l'O.K.W. et en dévoilant le processus de mise en état d'alerte des unités stationnées en France. Par la suite, elle put saisir pratiquement toutes les conclusions tirées par le Haut Commandement ennemi, et connaître les plans prévus en cas de nouvelle tentative. De l'aveu même de l'Amirauté, ces informations furent essentielles pour la réussite d'Overlord.

Sur le canevas politique, la Source K permit de souligner les points marquants de la stratégie allemande dans ses rapports avec le gouvernement de Vichy. Les conciliabules de Laval avec les dignitaires nazis furent à cet égard éloquents ; de même que les entretiens fréquents entre Abetz et Brinon, lors des séjours de celui-ci en Allemagne, dévoilèrent les ambitions de cet homme inféodé au pouvoir hitlérien.

Dans le domaine technique, certaines conversations évoquaient les travaux menés pour la transformation ou la fabrication d'armes nouvelles, et les opérateurs ne pouvaient évidemment pas suivre un langage émaillé d'expressions scientifiques. Le S.R. avait donc détaché à la Source K un jeune ingénieur des Arts et Manufactures : M. Groigne, mais il n'eut guère le temps de faire ses preuves car Combaux replia à la mi-septembre sa station de Noisy.

À la lumière de ce bref tableau dressé pour illustrer les résultats extraordinaires des écoutes mises en place par l'équipe des L.S.G.D., on mesure bien l'inestimable valeur des informations recueillies par la Source K. Et si un doute plane sur leur retransmission intégrale à Londres, on peut dire, après une étude serrée du dossier, que la majorité d'entre elles parvinrent bien aux services britanniques, et notamment les plus vitales pour percer la stratégie allemande.

Épilogue

Comme presque toutes les affaires de Résistance, la Source K a connu un dramatique épilogue.

Robert Keller, Georges Lobreau, Pierre Guillou, Laurent Matheron, Gérard Grimpel, furent déportés. Seul, Georges Lobreau rentra en 1945, rescapé des camps de la mort. Il ramenait la triste nouvelle de la mort par épuisement de ses camarades ; Pierre Guillou et Laurent Matheron décédés au bagne de Dora, le premier le 2 janvier 1944 et le second le 18 septembre de la même année.

Quant à Robert Keller, on possède par le récit de l'un de ses compagnons de déportation M. Anastasiadès, chef d'équipe à la Société Anonyme des Télécommunications, quelques détails sur son calvaire. D'abord détenu au camp d'Oranienburg, où il se comporta vaillamment, soulageant la misère et la détresse de ses camarades les plus faibles, il fut ensuite transféré à Bergen-Belsen où, bientôt atteint du typhus, il entra au " bloc sanitaire " en mars 1945. Il devait y mourir quelques jours plus tard.

Aujourd'hui, cette grande figure de la Résistance appartient à l'Histoire, et l'Administration des P.T.T. lui rendit hommage en donnant son nom au Centre des L.S.G.D. de Paris 15e, et en émettant un timbre à son effigie. La Ville de Paris s'associa à cette manifestation de reconnaissance en offrant à sa mémoire la rue sur laquelle s'ouvre ce centre d'entretien des lignes dont il avait lui-même tracé les plans d'aménagement.

Unis dans la lutte contre l'asservissement, Keller, Guillou et Matheron ne pouvaient pas ne pas l'être dans le souvenir. C'est pourquoi le Centre d'Amplification de Rennes s'appelle : Centre Pierre Guillou, et celui de Lyon-Tassin se nomme : Centre Laurent Matheron.

Pour tous les agents des P.T.T., l'attitude de cette poignée d'hommes qui forgèrent la Source K a valeur d'exemple, car elle magnifie le courage et l'abnégation de cette phalange d'ouvriers et de techniciens qui possèdent au plus haut degré le sens du devoir et des responsabilités mis au service de leur pays.

L'engagement de Robert Keller et de ses amis ouvrait en 1942 la voie au sursaut corporatif. Dès lors, à tous les échelons de la hiérarchie, les postiers allaient répondre massivement à l'appel de la Résistance. Avec le même enthousiasme que leurs camarades de Résistance-Fer, ils apporteront leur soutien aux mouvements et aux réseaux naissant progressivement. Quand, un peu plus tard, il sera nécessaire de coordonner leurs actions, ce sera l'avènement de Résistance-P.T.T. dont l'efficacité apparaîtra immédiatement ».

Soixante-quinze ans plus tard, un projet de documentaire historique pour la télévision est lancé afin de faire connaître au plus grand nombre l'exploit de Keller et de ses compagnons. Grâce à l'action de l'Association de la Guerre Électronique de l'Armée de Terre (AGEAT), il a pu être mené à son terme. Sa diffusion est prévue sur France 5 à l'automne 2018.

Robert KELLER (1899-1945

Le pavillon de Noisy-le-Grand

Le pavillon de Livry-Gargan

Exemple de chantier des équipes des LSGD

Travail d'épissures sur câble LSGD

Mise en place de pots « Pupin » (tous les 1800 mètres)